

Batailles et brigandages en Auvergne.

Albin Michel. Paris. 1952. Présentation d'Henri Pourrat.

XXII

Les Compagnies en Lombardie, fin de leur histoire.

ou

la mort du jeune comte d'Armagnac, coseigneur d'Allègre.



« Je me suis mis à parler tout au long de la vie d'Aymerigot Marcel¹ et à remonter tous ses faits, ça a été pour lui faire une belle épitaphe. On doit parler des bons et des mauvais pour exemplar ceux qui viendront (...) Il était bon homme d'arme (...) »

Et des compagnies de routiers, en masse, en général, qu'en advint-il, questionne Henri Pourrat dans sa présentation ?

Froissart conte leur « croisade » vers le Sud où Du Guesclin, mandaté par Charles V voulut les disperser, et qui ne donna rien.

Puis il en vient à la guerre que le jeune comte Jean d'Armagnac² alla faire en Lombardie, au secours de sa sœur menacée de spoliation par le seigneur de Milan³.

Nous sommes en mars 1391...

Avec l'aide du comte Dauphin d'Auvergne, Jean d'Armagnac, beau frère du duc de Berry, avait « fait des traités en Auvergne, Rouergue, Quercy, Limousin » (etc.) et « racheté plusieurs places et forteresses que les Anglais, Breton et Gascons tenaient (...) qui guerre faisaient au royaume de France, sous couleur et ombre du roi d'Angleterre (... dont...) ils étaient devant le roi de France absous et nommés quittes ; et encore leur délivrait-on or et argent pour départir entre eux ; mais s'obligeaient envers le comte d'Armagnac d'aller en Lombardie et lui aider à faire sa guerre (...) ; et tous se traient vers la rivière du Rhône et la rivière de Saône. Le duc de Berry et le duc de Bourgogne les souffraient bien en leurs seigneuries (...) car moult en désiraient avoir la délivrance...

¹ **Aymerigot Marcel** : Aymerigot Marchès. Il était fils aîné du sire de Marchès, Chalus et Noblac en Limousin. Ecuyer Limousin, il était un des capitaines « anglais » de Geoffroy Tête-Noire, comme Bourg de Campanne, Bourg de Carlat, Raymond de Sors, le Béarnais, Pierre de Béarn, etc. Il sillonna notamment les actuels Puy de Dôme et Cantal.

² **Jean** : il s'agit de Jean III, fils de Jean II dit le Bossu, et frère de Bernard VII.

³ **Seigneur de Milan** : Jean Galeazzo, 1378-1395-1402, (dans la suite des Visconti) époux depuis 1361 d'Isabelle de Valois, fille de Jean II le Bon, n'est pas encore duc de Milan. Il ne le sera qu'en 1395, quatre ans plus tard.

Environ la moitié de mars furent ces gens d'armes et ces routes⁴ rassemblés (...) mouvant de Lyon sur le Rhône, en Avignon (...) et se logeaient ès villages sur les champs (...).

Le comte d'Armagnac, son frère⁵, et aucuns chevaliers de leur alliance vinrent voir celui qui se nommait pape Clément au palais d'Avignon et les cardinaux ; et s'offrirent à servir ce pape et l'église contre ces tyrans lombards (...).

Le comte renvoya son frère garder leurs terres. Il fallait surveiller leur bouillant voisin, comte de Foix.

Et lui, il chevaucha vers le Piémont.

En cette armée et chevauchée que le comte d'Armagnac faisait, avait deux raisons moult belles (...).

La première était que ces routes et compagnies qu'il mettait hors du royaume de France, ledit royaume en était grandement nettoyé (...). La seconde raison était telle que pour aider sa sœur dont il avait grand'pitié, de ce qu'on lui ôtait, et à son mari, son héritage (...). Et sur cette intention, en tout bien faisant, cette chevauchée était emprise ; Et disaient les compagnons des routes : « Chevauchons liement sur ces Lombards ; nous avons bonne querelle et bon capitaine (...). Chacun de nous qui sommes capitaines retournerons si riches que nous n'aurons que faire jamais de guerroyer. » Ainsi devisaient les compagnons l'un à l'autre. (...) Quand ils trouvaient une grasse marche⁶, ils s'y tenaient et logeaient un temps pour mieux aider eux et leurs chevaux. Lorsqu'ils se trouvèrent près de Turin ils commencèrent à se donner du large. Ils se mirent à courir et à faire beaucoup de ravages dans les villages.



⁴ **Routes** : du latin *ruta*, troupe, troupeaux : les compagnies de « routiers », mercenaires démobilisés par les trêves et traités de paix entre les Guerres de Cent Ans, notamment après la paix de Brétigny en 1360, confirmée à Calais.

⁵ **Bernard VII**, frère de Jean III.

⁶ **Grasse marche** : région riche et fertile.

Le duc de Milan comprit vite que sans artillerie, les *routes* ne lui infligeraient pas de grosses défaites, et que cela se limiterait à des escarmouches aux portes des villes. Il conçut qu'une fois que les routes auraient pillé les villages, ils « *n'auraient plus de quoi vivre* ».



Le comte d'Armagnac assiégea *Alexandrie*⁷ après être resté quelques temps devant Aoste.



Le duc de Milan y plaça 500 lances sous le commandement de *Jacques del Verme*⁸, posta en embuscade 300 lances dans une vallée voisine, et d'autres hommes d'armes « *aux barrières* ».

Pensant la place peu défendue, Jean d'Armagnac ne se lança à l'assaut qu'avec une centaine d'hommes.

Ceux des barrières reculèrent petit à petit jusqu'à ce que ceux de l'embuscade pussent tomber sur le comte et ses gens (...).

⁷ **Alexandrie** : Alessandria, aussi Lisondria ou Lissandria de la Paille, ville piémontaise rapidement construite en bois.

⁸ **Jacques del Verme** : Jacopo del Verme, général des Milanais, pour le seigneur de Milan. En 1405 il se rendra maître de Vérone. Froissart écrit aussi « Jacques de la Verme ».

Ce fut le jour Saint-Jacques et Saint-Christophe ; et descendit si grand'chaleur du ciel que proprement il était avis à ceux qui étaient en leurs armures qu'ils fussent en un four, tant l'air était chaud et sans vent. Et à peine les plus légers et les plus jeunes n'avaient nulle puissance de faire grand'planté d'armes ; et ce qui aidait au seigneur de Milan, ils étaient trois contre un. La poudrière et la fumièr⁹ qui saillait hors de terre et de leurs haleines les ensonniait¹⁰ grandement. Et perdaient la vue de l'un l'autre, et plus ceux du comte d'Armagnac que leurs adversaires.

Là advint audit comte une trop dure aventure d'armes, car il fut si oppressé de chaud et si atteint qu'il ne se pouvait aider ; et chut en très grand' faiblesse, et se bouta hors de la bataille ; si nul n'entendait à lui, ni ami ni ennemi.

Et trouva assez près de là en une aulnaie un petit ruisseau d'eau courante qui venait hors de cette aulnaie. Il sentit l'eau en pied ainçois qu'il la vit ; et lui fut avis proprement qu'il fut en paradis ; et s'assit tout seul sur ce ruisseau sans que nul l'en empêchât.

Quand il fut assis, à grand' peine il ôta son bassinet et demeura à nue tête couverte d'une coiffe de toile, et puis se baissa et se plongea le visage en l'eau, et commença à boire et à reboire tant qu'il en valut pis, car en buvant cette eau froide, la grand' chaleur qu'il avait ne le laissait saouler ; et tant en but et à tel outrage¹¹, que le sang du corps lui refroidit, et commença fort à entrer en faiblesse d'apoplexie et à perdre la force de ses membres et le mouvement de la parole, ni ses gens ne savaient qu'il était devenu.

Et jà en avait grand nombre de pris et de créantés qui se tenaient tous cois¹², ni plus ne combattaient.

En ce parti que je vous dis du comte d'Armagnac le trouva en sus des autres un écuyer soudoyer¹³ au seigneur de Milan ; et quand il le vit en ce parti, il eut grand' merveille qui c'était. Bien vit qu'il était chevalier et homme d'honneur. Si lui demanda l'écuyer : « Qui êtes-vous ? Rendez-vous. Vous êtes mon prisonnier. » Le comte entendit bien la parole ; mais parler ne put car il avait jà la langue si morte et le palais si clos qu'il ne faisait mais que balbutier.

Mais il tendit la main, et fit signe qu'il se rendait¹⁴.

Il le voulut faire lever, mais il ne pouvait. Si demeura tout coi de lez lui.

Et les autres entendaient à combattre, et il y eut maintes appertises d'armes.

Quand messire Jacques de la Verme vit que la journée était à son avantage, il regroupa ses hommes et se retira dans Alessandria.

(...) ; et l'écuyer, qui l'aventure avait eue de trouver le comte d'Armagnac en l'état que je vous dis, ne le voulut laisser derrière, car il lui semblait bien homme d'honneur ; et pria ses compagnons qu'ils lui voulussent aider à porter et mener en sauveté en la ville, de ce qu'il en aurait de rançon, il leur en départirait bien et largement.

(...) ils l'emportèrent en la cité et le mirent chez son maître ; ce fut le comte désarmé et dévêtu et mis sur un lit.

(...) Jacques de la Verme et tous ses compagnons (...) avaient moult de prisonniers (...) se désarmèrent et rafraichirent et aisèrent. Et quand les nouvelles vinrent en l'ost que nul ne savait à dire que le comte d'Armagnac était devenu (...) vinrent plusieurs où la bataille avait été, cherchèrent les morts et la place là environ, et point ne le trouvèrent.

(...) L'écuyer, qui avait fiancé le comte d'Armagnac, avait grand désir de savoir quel homme il tenait ; et s'en vint à un écuyer gascon (...). L'écuyer lombard mena l'écuyer français en une chambre et sur le lit du comte d'Armagnac, qui trop fort se plaignait, et

⁹ **La poudrière et la fumièr** : la poussière et la fumée.

¹⁰ **Ensonnier** : endormir, étourdir.

¹¹ **Outrage** : outrance.

¹² **Créantés** : Un grand nombre des gens du comte d'Armagnac avaient été faits prisonniers, s'étaient rendus sur parole, et restaient en dehors du combat.

¹³ **Soudoyer** : à la solde de. Le mot soldat, qui a le même sens, n'est pas encore employé. Il n'apparaît que lorsque les troupes régulières, professionnelles, percevront une solde, un salaire. On dit « un soudoyer » comme un « soldat », sans le sens péjoratif qu'il prendra plus tard.

¹⁴ **Fit signe qu'il se rendait** : en général le prisonnier remettait son gantelet ou son gant à celui qui l'avait pris. Par la suite le montant de la rançon était négocié.

fit avoir grand' lumière pour le mieux aviser, et lui demanda « Dites moi, mon ami, connaissez-vous cet homme ? »

« Oil, je le dois bien connaître, c'est notre capitaine, monseigneur le comte d'Armagnac. »

De cette parole fut l'écuyer lombard tout réjoui (...).

« Or parlez à lui, je n'en puis plus traire parole. »

(...) mais il était jà si passé de mal qu'il n'entendait à chose qu'on lui demandât ni dit.

Si dit à son maître : « Allons, allons, laissons-le reposer. » Si le laissèrent en cet état.

Et cette propre nuit mourut le comte d'Armagnac.

Quand les hommes des compagnies apprirent que leur capitaine était mort, ils abandonnèrent le projet d'aller aider la sœur de Jean d'Armagnac. Ils se désarmèrent, se rendirent ou furent chassés et dispersés.

Henri Pourrat conclut : *« Ainsi ces vieux soudards, ces vieux cuirs, qui semblaient si redoutables hommes de guerre, se laissèrent massacrer et ramasser. »*

Il laisse à Froissart le dernier mot : *« Tout se dérompit par pauvre aventure. »*

Les « routiers » des Grandes Compagnies sont massacrés ou dispersés. Certains reviennent en « France ». En 1392 et 1393 il y aura encore quelques prises de châteaux en Auvergne (dont Opme) aux environs de Clermont.

D'autres révoltes, à Paris et dans les Provinces, naîtront de la misère et de l'état du Pays. Mais c'en est fini des « Grandes Compagnies ».

« Batailles et brigandages en Auvergne... »

Chapitre XXII : Les Compagnies en Lombardie, fin de leur histoire.

Albin Michel. Paris. 1952. Présentation d'Henri Pourrat.

Quel est le lien entre Allègre et Jean II, Jean III et Bernard VII, comtes d'Armagnac ?



Jean II, dit le Bossu (1333-1384), comte d'Armagnac, de Fézensac, de Rodez, de Charolais, est un acteur important des Guerres de Cent-Ans auprès de Jean, duc de Berry, son beau frère. En effet, ce dernier est époux de Jeanne d'Armagnac, sœur de Jean II, comme lui enfant de Jean I^{er}. Il marie sa fille Béatrix au comte de Foix, ce qui met fin aux affrontements entre leurs deux familles. Ses liens avec son beau frère duc de Berry lui vaudront d'être accusé de s'être rapproché des Anglais et des Grandes

Compagnies. Il a perdu un bon nombre de ses châteaux, pris par « les Anglais ». C'est sans doute pour compenser ces pertes que le duc de Berry lui fera tenir en fiefs diverses places, dont Allègre, dont il percevra les revenus.

Jean III (1359-1391), fils de Jean II, époux de Marguerite de Comminges, participa aux campagnes en Aragon, et, comme le récit de Froissart l'a raconté, perdit la vie devant Alessandria.

Bernard VII (1360-1418), frère de Jean III, fils de Jean II, connétable de France, conduit la maison d'Armagnac et les Orléans, contre les Bourguignons alliés de la maison d'Angleterre. Il contraignit la veuve de son frère Jean II à se remarier avec Mathieu de Foix. Il fit assassiner nombre de membres de sa propre famille et laisse les enfants d'un de ses cousins mourir en prison.

Il épouse **Bonne de Berry, fille du duc de Berry, nièce de Charles V** roi de France.

C'est ce Bernard qui hérite des droits sur la baronnie d'Allègre, à la suite de son père et de son frère.

Il fut donc fondé d'ajouter à ses titres, celui de coseigneur d'Allègre.

Et c'est à lui que Morinot de Tourzel rachète ces droits en 1385.

Il meurt massacré lors d'une insurrection des Bourguignons à Paris en 1418, la même année que Morinot de Tourzel.

Tous trois auront été liés au duc de Berry qui se dit seigneur d'Allègre de 1365 à 1385. Jean II aura bénéficié de droits sur la baronnie d'allègre et aura eu la garde du château. Jean III aurait dû prendre la suite de son père, mais meurt en Italie. C'est son frère Bernard qui vendra les droits des Armagnac sur Allègre à Morinot de Tourzel, futur baron d'Allègre en 1393.



G. Duflos. 2010.